

visant des récréations dans une tranchée, sous la gueule des canons. A toi la bravoure ; à moi la rêverie et la tristesse.

— En toi tout est cœur et volonté, douceur et fermeté, grandeur d'âme et réflexion.

— Oui, dit Criquet, il est courageux parce qu'il est bon ; il est aimant parce qu'il est dévoué, il est, il est, ah, zut ! je vais pleurer. moi. « C'est ça qui serait une blague ! » ajouta-t-il à part lui. Ah mais, reprit-il tout à coup, où est donc notre ami Herboricus ? Tous les regards fouillèrent les alentours. Herboricus avait disparu.

XX

PRIS AU PIÈGE

L'émotion, que fit naître l'absence constatée de von Ruff était mêlée de terreur.

A quelle cause attribuer la disparition du savant ? en quel endroit avait-il quitté ses compagnons qui, d'ordinaire, s'inquiétaient médiocrement de ses petites fugues sur la ligne de piste ?

Il fallait battre les fourrés, retourner sur ses pas, perdre du temps, et peut-être constater une catastrophe.

Paul tempêta contre la ridicule manie qu'avait von Ruff de vouloir tout voir, tout étudier, tout connaître, manie qui, jusqu'à ce moment, n'avait amené que mésaventures et accidents.

Henri, tout en faisant remarquer à Criquet que sa plaisanterie de Quilao pourrait bien avoir un épilogue désastreux, donna l'exemple des recherches.

Ils battirent les broussailles voisines et rétrogradèrent jusqu'au moment où Paul s'arrêta brusquement en disant :

— Halte ! attention ! deux panthères !

— Où ?

— Là, dans cette touffe d'arbrisseaux et de fleurs.

— Qui veut fumer une pipe ? demanda Criquet.

— Silence ! commanda Henri ; ce n'est pas le moment de plaisanter. Je distingue parfaitement les deux fauves.

— Tuons-les, répliqua Paul.

— Notre poudre est trop précieuse, n'attaquons point ces bêtes, évitons-les, répondit Henri.

— Oh ! s'écria Paul, avoir à portée de fusil, deux magnifiques panthères et s'en éloigner comme si l'on en avait peur ! Non, je tire, c'est trop tentant !

— Je vous le défends formellement ! s'écria Henri. Contournons ce bosquet ! En route !

Force fut d'obéir.

Nos amis s'engagèrent parmi les hautes broussailles, mais ils ne tardèrent pas à s'arrêter : leur route était barrée par un cours d'eau qui ressemblait à un étang.

— Oh ! ne put s'empêcher de s'écrier Criquet, que c'est beau ! une ligne et une chaumière dans ce paradis ! Que c'est beau !

Henri et Paul avaient presque oublié les panthères devant l'incomparable tableau qui venait de se dérouler brusquement sous leurs yeux.

Fleurs, arbres, plantes, fruits, formes, couleurs, oiseaux, verdure, ombre, lumière, lointains vaporeux, accidents de terrain, tout semblait s'être donné rendez-vous sur ce coin de terre africaine pour éblouir, reposer et charmer les regards de nos explorateurs.

Cet inoubliable paysage, qui échappe à toute description, nos amis n'eurent point le temps de le contempler comme il le méritait ; leur admiration venait d'être remplacée par un indicible effroi : von Ruff était à quelques pas d'eux. Le malheureux semblait perdu. Cloué à terre par une entrave invisible, il était devenu le point de mire de deux panthères noires.

Les deux félins s'avançaient en rampant silencieusement, sûrs de leur proie. Leurs yeux brillaient de cette flamme qui paralyse et qui fascine. Leurs mufles aspiraient le sang de leur prochaine victime. Leurs queues s'agitaient avec le bruit sourd d'un tocsin funèbre. Ils n'étaient plus qu'à vingt-cinq mètres du pauvre savant, trois bonds leurs suffisaient pour l'atteindre.

Lui regardait les panthères... Il les étudiait.

Sa première impression de terreur n'existait plus. Il avait dit adieu à tout et à tous. Il savait qu'il allait être déchiré par ses féroces adversaires et il voulait que sa dernière pensée fût pour la science...

Une triple détonation d'armes à feu, deux bonds de fauves, deux

râlements, deux lourdes chutes et trois cris de joie troublèrent le calme de cette merveilleuse corbeille de fleurs.

Henri, Paul et Criquet avaient tiré à la fois. Les deux félins avaient été touchés au même moment, leur mort avait été simultanée.

Nos amis avaient rechargé leurs armes et couraient délivrer von Ruff.

Arrivés près de lui, ils s'arrêtèrent stupéfaits ; le savant était littéralement cloué sur le sol.

Ses sauveurs, au comble de l'ahurissement, ne savaient que penser.

— Oh ! c'est moins que rien, s'écria von Ruff, qui ne pouvait faire aucun mouvement ; je suis tout bonnement pris dans un piège à hippopotame.

— Ah ! exclama Criquet, seigneur Herboricus-Hippopotamus ! Quel titre !

Paul se tordait.

Henri souriait, car il était parvenu à comprendre la position de son compagnon.

von Ruff était assis, ou, pour mieux dire, aplati sur la terre, les jambes repliées sous le corps, le dos serré contre un baliveau de bois dur, les bras tirés en arrière et la tête bridée par le cou.

— Par quel providentiel hasard n'avez-vous pas été embroché, mon cher savant ? demanda Paul.

— Délivrons-le d'abord, dit Henri.

— Délivrer, reprit Criquet, est facile à dire. La pièce de bois s'est introduite entre peau et vêtement ; elle a déchiré l'étoffe, pénétré sous la ceinture et le reste ; il faudra tout couper, car il est impossible d'arracher ce piquet.

— Coupez, fit von Ruff sans s'émouvoir.

On se mit à l'œuvre, on coupa. von Ruff se releva : son habit, son gilet, son tricot, sa chemise et son pantalon étaient partagés en deux parties, qui laissaient voir un dos fortement écorché.

— Que tenez-vous-là en main ? demanda Henri.

— Cette fleur est d'une famille, d'une race, d'un genre inconnus, c'est en la cueillant que mon accident a eu lieu.

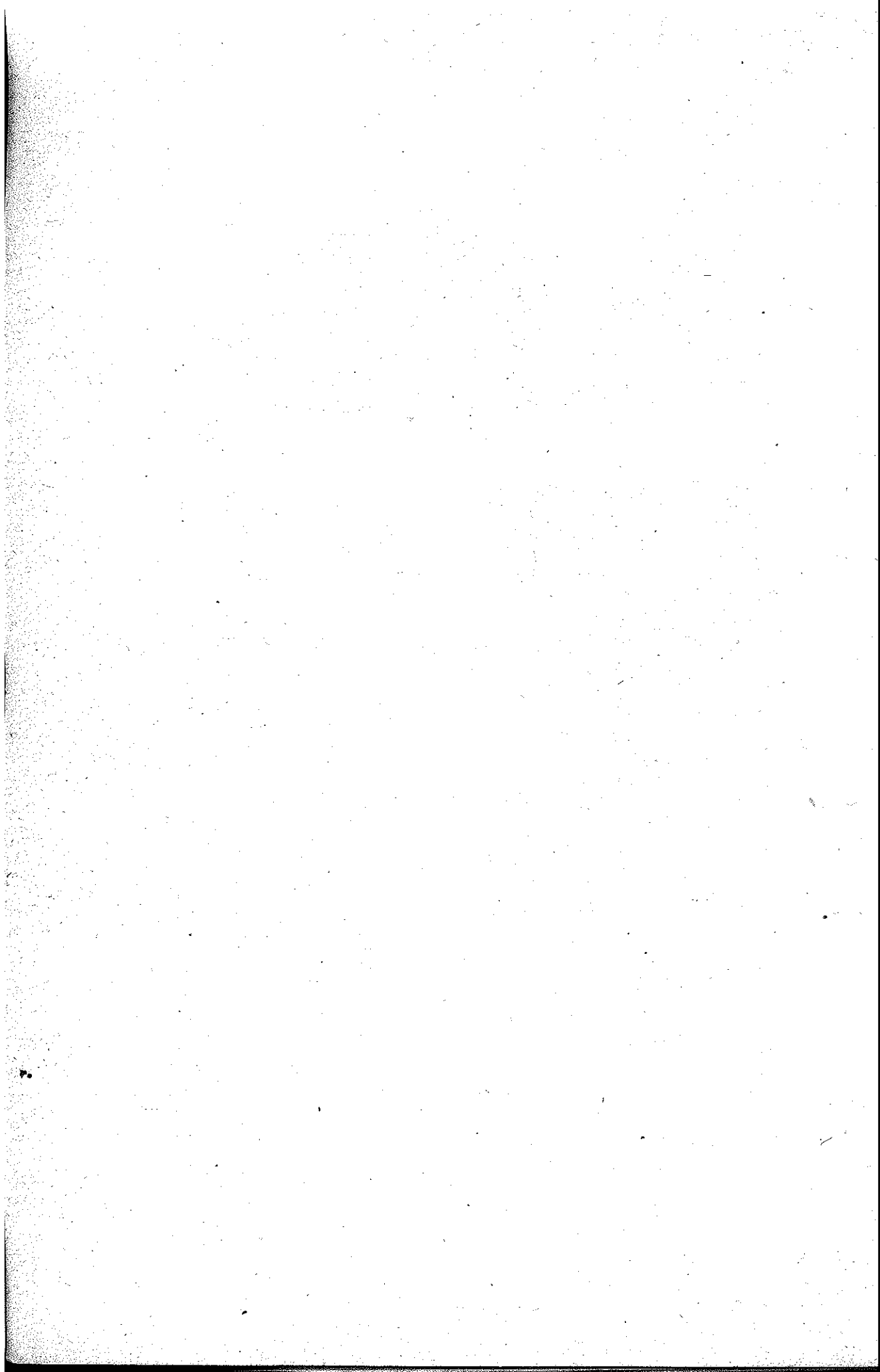
— ConteZ-nous cela, firent ensemble les amis.

— A votre souhait. Donc je vous suivais ; comme à l'ordinaire j'admirais avec béatitude cette flore incomparable, j'allais de proche en proche, sans trop m'écarter, je crois.

— Ah oui ! vous êtes à plus de cinq cents mètres de la piste.



IL SAVAIT QU'IL ALLAIT ÊTRE DÉCHIRÉ PAR SES FÉROCES ADVERSAIRES. (P. 135.)



— C'est peu de chose. Comme je viens de vous le dire, j'allais en évitant de m'écartier, lorsque cet éden apparaît à mes yeux émerveillés.

« J'avance, je tombe d'enchantements en éblouissements. Je vois cette fleur inconnue, qu'aucun voyageur n'a signalée. Je m'en approche avec émotion, je me penche, je la cueille délicatement : plante et racine, messieurs, voyez ! plante et racine ! je me relève et fais un pas. Tout à coup je sens une branche qui cède, je reçois dans le dos une forte commotion, je m'affaisse et me sens immobilisé, je regarde et je comprends ma situation. Cet arbre est une potence : voyez cette maîtresse branche et cette corde qui en descend, et encore cet énorme piquet fait d'un jeune arbre tout entier. Cet agencement constitue un piège à hippopotame.

« Le pieu est préalablement taillé en pointe aiguë, puis durci au feu. Une forte corde est fixée solidement au piquet par l'une de ses extrémités ; l'autre est enroulée sur la branche potence. La corde sert d'abord à élever perpendiculairement le pieu-lance et à le maintenir en l'air. L'extrémité libre de la corde est fixée à un trébuchet que voilà. Très rudimentaire cette disposition. Le pieu-lance ainsi préparé est chargé de lourdes pierres et est prêt à fonctionner. Qu'un animal fasse trébucher sous ses pas la pièce de bois qui retient la corde et son piquet, immédiatement celui-ci, cédant à la pesanteur, tombe avec rapidité, s'enfonce dans le dos de l'animal, le blesse ou le tue, et le met à la disposition des chasseurs.

— C'est un miracle que vous n'avez pas été tué, fit Henri.

— Autre miracle que j'aie été atteint. L'engin pouvait tomber à côté de moi, tout aussi bien qu'il est tombé dans mes vêtements. Le hasard m'a épargné.

— Et votre fusil ! s'écria Henri.

— Mon fusil ?

— Oui, votre fusil !

— Je dois vous l'avouer, je l'ai perdu.

— Quel malheur !

— Quel épouvantable malheur !

— Ce n'est qu'un fusil. Quelques minutes avant d'être pris au trébuchet, j'ai voulu cueillir cette fleur rose qui flotte là ; ne pouvant l'atteindre, je me suis aidé de ma carabine qui a glissé dans mes mains et est allée au fond de l'eau.

Paul ne put retenir une imprécation.

Henri pâlit.

Criquet eut un haussement d'épaules.

— Il faut que cette arme se retrouve, articula Henri ! d'une voix résolue et contenue.

Chacun se mit à l'œuvre. Une heure se passa, rien, rien ; la nappe d'eau était profonde, le fond de l'étang était vaseux.

Une larme perlait aux cils d'Henri. Paul était blême.

Il fallut pourtant se résigner, la perte était grande, irréparable. von Ruff en comprenait bien l'étendue ; mais qu'y pouvait-il faire ?

Toute une heure s'était écoulée ; que de temps perdu !

Il fallait se remettre en route et regagner un peu de ce temps précieux.

Au moment de partir, von Ruff constata que ses vêtements disjoints allaient beaucoup le gêner ; il pria Criquet de l'aider à rapprocher les débris de son costume.

Mais Criquet, de mauvaise humeur, ne choisit point les termes pour formuler son refus d'assister le malencontreux savant...

Susse fit ce qu'il put, et tant bien que mal, à l'aide d'épines et de brins de glaïeuls, il parvint avec von Ruff à réparer la tenue déchirée.

La petite troupe se remit en marche. Elle n'avait pas fait un kilomètre, qu'elle vit à peu de distance d'elle une quarantaine d'hommes montés sur des chameaux et dévorant l'espace dans leur direction.

— Les négriers ! fit Henri.

— Défendons-nous ! s'écria Paul.

— Un contre dix, fit Criquet. von Ruff ! von Ruff ! vous aurez bientôt l'occasion d'étudier ces fleurs que l'on nomme les palmés des martyrs.

— Messieurs ! s'écria von Ruff, je vais réparer le mal que je vous ai involontairement causé. J'aurais fait difficilement usage de l'arme que j'ai perdue ; mais si je ne puis donner la mort, je puis vous l'éviter ; mettez-vous derrière moi, mon corps vous servira de rempart.

— Oh ! exclamèrent les trois amis.

— Cher von Ruff, fit Henri, vous êtes plus brave que nous.

— Point. Je dois me rendre utile, je le fais.

La bande des négriers, chargés par Calao de suivre nos amis à distance, arrivait comme une trombe. Au moment où von Ruff achevait sa généreuse proposition, une bordée de mousqueterie en fut pour ainsi dire le couronnement.

Les défenseurs de Catherine, par un mouvement instinctif, baissèrent brusquement la tête.

— Oh ! fit le savant, ce mouvement ! Les soldats disent : salut

à la balle, c'est nouveau pour moi. C'est absolument instinctif et inévitable, je n'ai point peur et je salue les balles.

— En retraite, commanda Henri ; évitons de tirer à balles perdues, retranchons-nous en reculant ! Ils tirent beaucoup trop haut. Ils se déploient, ils vont nous cerner sans doute.

— Adieu, Catherine ! adieu, martyre ! s'écria Paul ; ton frère vengera au moins ta mort.

Il s'élança vers les bandits.

Henri lui cria de toute la force de ses poumons et d'une voix pleine d'un calme désespéré :

— Paul, arrêtez, ou je vous brise les jambes !

Paul se retourna, il vit la carabine d'Henri braquée sur lui.

Il jeta un cri :

— Henri !

— Paul, j'ordonne, obéissez ou je fais feu, revenez, il le faut !

— O Henri, tu veux donc que je meure comme un lâche ?

— Non. Je veux que notre tombeau soit un monceau de bandits, obéissez et, je le jure, plus de la moitié de ces misérables mordra la poussière avant que nous rendions le dernier soupir. Viens, frère, viens, nous mourrons ensemble !

Paul rejoignit docilement ses amis.

— von Ruff, dit Henri, vous vous tiendrez derrière nous, vous chargerez l'arme que porte le noir et vous nous la passerez quand il le faudra. De cette façon notre tir sera beaucoup plus rapide ; nous pourrons viser sans perte de temps. Nous ne tirerons que lorsque nos ennemis seront à cinq cents mètres de nous. En attendant, gagnons du temps, battons en retraite et, si la chose est possible, tâchons d'éviter le combat.

— Henri ! exclama Paul, éviter le combat ?

— Laissez donc, frère, le courage ne consiste pas à se faire tuer témérairement, mais à vaincre ses ennemis. Nous ne fuyons pas, nous abandonnons une position qui n'est point tenable, pour en chercher une où nous soyons moins exposés.

Soit par lâcheté, soit pour tout autre cause, les négriers ne s'approchèrent pas à plus de huit cents mètres.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le but que se proposaient les bandits en attaquant nos amis ; ils voulaient les faire reculer, les obliger à rallonger leur chemin le plus possible ; mais ils ne devaient point les tuer.

Nos héros ne connaissaient point cet ordre. S'ils l'avaient connu, les quarante bandits n'auraient plus revu leur chef.

Après quatre heures de retraite, les blancs perdirent de vue leurs ennemis, ces derniers avaient disparu et avaient repris, par une autre voie, la route qui menait au camp où se désespérait Catherine.

XXI

LA TOMBE D'UN HÉROS

— Que signifie cette attaque? demanda tout-à-coup Henri. Serait-elle une fausse manœuvre?

— Hem! grommela Criquet, fausse manœuvre?

— Ces hommes se sentent assurément de force à nous attaquer et à nous anéantir, pourquoi ont-ils abandonné la poursuite?

— C'est assez inquiétant, remarqua Paul.

— Nous le saurons avant peu, trop peu sans doute.

— Ils nous ont distraits de leur piste, reprit Henri; cela est manifeste. Ils savent que notre premier soin sera de revenir à notre première route. C'est donc une perte de temps qu'ils nous font subir. Ils est probable qu'ils établiront plusieurs traces afin de nous fourvoyer davantage. Ce ne serait en réalité qu'une avance qu'ils chercheraient à avoir sur nous. Je ne crois pas me tromper en ajoutant ceci : mademoiselle Catherine reste au camp sous une faible escorte pendant que le gros, la presque totalité de la bande, explore, c'est-à-dire dévaste les environs. Ils nous éloignent pour éviter une surprise. Cependant si Calao s'inquiète de notre trop prompte arrivée, quel motif l'empêche de se débarrasser de nous? Ce n'est ni la crainte de la justice, ni l'humanité, qui le font agir de la sorte. Je conclus : il nous conduira sur ses pas, sans qu'il lui en coûte de frais de garde et de nourriture, jusqu'au moment où il jugera bon de nous saisir ; nous allons donc droit à la mort, nous mourrons en braves.

— Je ne partage pas complètement votre manière de voir, lui répondit Paul. Je crois, moi, que notre vie assure celle de la pauvre victime.

— Comment cela? demanda Criquet.